

Colard, Daniel. *Le mouvement des pays non-alignés*. Paris. La documentation française, Coll. « Notes et études documentaires », Nos 461304614, 1981, 168 p.

Jean-Roch Perron

Volume 13, Number 4, 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/701428ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/701428ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Perron, J.-R. (1982). Review of [Colard, Daniel. *Le mouvement des pays non-alignés*. Paris. La documentation française, Coll. « Notes et études documentaires », Nos 461304614, 1981, 168 p.] *Études internationales*, 13(4), 741–742. <https://doi.org/10.7202/701428ar>

2. COMPTES RENDUS

*THÉORIES, IDÉOLOGIES ET
PROBLÈMES INTERNATIONAUX*

COLARD, Daniel. *Le mouvement des pays non-alignés*. Paris, La documentation française, Coll. « Notes et études documentaires », Nos 4613-4614, 1981, 168 p.

Même si le rapport de force entre puissants et faibles est vieux comme la Terre, l'histoire du Tiers-Monde est un phénomène dont l'évolution se loge toute entière dans le XX^{ème} siècle. Plus restreinte encore est l'histoire d'une des manifestations de la réalité tiersmondiste, le mouvement des pays non-alignés. Étant né en 1961, ce dernier n'a donc que 21 ans. Pas facile alors d'en parler tant soit peu avec clarté et compétence.

C'est pourtant ce tour de force qu'a réussi Daniel Colard. Dans un texte relativement court (168 pages imprimées), mais matériellement très soigné, comme tous ceux de la collection, l'auteur essaie de cerner cette réalité fuyante à maints égards, à décanter bien des concepts de la phraséologie officielle (et Dieu sait à quel point elle est ici considérable..), à cerner en un mot le non-alignement et à nous en donner une idée juste et à jour.

Pas facile à la vérité! Nous en avons la preuve dès la première partie des quatre que contient l'ouvrage et dans laquelle l'auteur s'attaque hardiment à ce qu'il appelle la problématique du non-alignement. En bon payeur, Colard risque finement la pointe de son canot entre non-alignement – neutralité – neutralisme – non-engagement – pays non-alignés engagés etc., pour arriver hâtivement dans les eaux calmes et plus limpides du contexte historique. Là, il prend le temps et avec raison, de donner la primauté à l'Inde. Nous regrettons cependant qu'il ne l'ait pas fait davantage et surtout dans un angle plus grand englobant au moins toute la civilisation de l'Asie du Sud. Une remarque semblable s'applique au rôle joué par la Yougoslavie.

L'auteur a mille fois raison de signaler l'apport de Tito. Mais, à cause de son importance et de sa durée dans le non-alignement, nous aurions aimé qu'il essaie peut-être d'aller au-delà, de risquer quelques paragraphes sur les motifs de Tito (à condition qu'il en ait eu..) de vouloir tant baliser un chemin pourtant déjà bien pavé en 1961.. et dépassé dans l'esprit et l'intérêt des deux Grands qui l'avaient tracé. Il en va de même de l'afro-asiatisme. L'auteur en signale avec justesse l'existence, mais n'insiste pas suffisamment, à notre avis, sur le rôle de l'Islam, peut-être même de l'arabisme et surtout du désir évident dès la conférence du Caire en 1957 et combien légitime de l'Afrique noire de collaborer, mais en demeurant elle-même, autant que l'Asie. S'il est un groupe qui a continué l'idéologie originelle de la tolérance ou de la modération tout le long de la courte histoire du non-alignement, c'est bien le groupe africain. Or l'auteur semble hésiter à remettre cette prime au mérite de la civilisation de l'animisme, des masques et des tambours.

Dans la seconde partie de son ouvrage, Daniel Colard analyse le non-alignement tel qu'il a progressé depuis 1961. C'est ce qu'il appelle la pratique du non-alignement. La réussite est ici nettement meilleure. Le mérite de l'auteur n'est pas mince puisqu'il dégage bien correctement l'évolution générale; extrait quelques concepts précis qui ressortent de la « parlotte » des rencontres au sommet et, surtout, sectionne avec beaucoup de clarté, le groupe des non-alignés de celui des 77.

Les choses se compliquent à nouveau pour les deux dernières sections de l'ouvrage. Cela est redevable, à notre avis, non pas à une défaillance de l'auteur qui maintient, au contraire, sa solide vision intellectuelle, mais à la difficulté des thèmes analysés: la théorie du non-alignement (section 3) et la stratégie des pays non-alignés (section 4). Pas facile encore là de dégonfler l'inflation verbale, fruit de nombreuses rencontres, y compris les communiqués officiels émis à la fin des sommets; de trouver une explication logique entre l'idéologie et le comportement concret des intéressés (chefs autant que nations).

L'auteur a toute notre sympathie pour son effort qui dépasse de loin la tentative et demeure une réussite fort bien menée. Car, pour l'ensemble, compte tenu des limites matérielles imposées, Daniel Colard réussit, avec beaucoup d'intelligence, à cerner, à concrétiser la réalité toute récente en somme qu'est le mouvement des pays non-alignés. L'étude demeure préalable, claire, limitée, intentionnellement à l'écart des controverses. De toute évidence l'auteur l'a voulu ainsi. Ce choix est heureux, puisqu'il rend possible une définition historique presque parfaite du non-alignement.

Jean-Roch PERRON

*Département d'histoire
Université Laval*

EVANS, Richard J., *The German Working Class: 1888-1933*. London-Totowa (N.J.), Croom Helm-Barnes & Noble books, 1982, 259 p.

Les six essais rassemblés dans cet ouvrage représentent un véritable travail d'équipe. Leurs auteurs ont été en contact pendant plusieurs années, et Richard Evans a parfaitement coordonné l'ensemble, choisissant les articles qui convenaient le mieux au projet, insistant auprès des auteurs pour qu'ils précisent clairement en quoi leur étude contribue au sujet, et présentant le tout dans une introduction remarquable.

Bien qu'il s'agisse d'un élément capital pour la compréhension des relations internationales dans la première moitié du XX^{ème}, l'histoire de la classe ouvrière allemande, des débuts de l'Empire à la fin de la République de Weimar, reste controversée et victime d'aigres débats idéologiques. L'histoire sociale n'ayant jamais été, en Allemagne, entièrement reconnue par l'histoire officielle, elle a été entreprise indépendamment, d'une part par des membres du SPD (Sozialdemokratische Partei Deutschlands), dans une perspective marxiste, et, d'autre part, par des sociologues fonctionnalistes, pour la plupart émigrés aux États-Unis, puis réimportée en RFA après la guerre. De plus, l'histoire de la classe ou-

vière a été identifiée à celle de la social-démocratie. Ainsi, la bureaucratisation et l'évolution réformiste de cette dernière dans la période précédant la Première Guerre mondiale ont été considérées comme des preuves de l'embourgeoisement de la classe ouvrière, expliquant sa capitulation devant le militarisme en 1914 et son peu de résistance face au nazisme. Pour les marxistes, il s'agit de la trahison des dirigeants sociaux-démocrates. L'interprétation fonctionnaliste, elle, a été fixée par l'ouvrage classique de Günther Roth (1950). Plus qu'un parti – au rôle d'ailleurs limité dans l'Empire – la social-démocratie offrait au travailleur allemand un environnement, un mode de vie et d'organisation de ses loisirs, qui était cependant loin d'être imperméable à l'idéologie dominante – les livres les plus lus dans les bibliothèques socialistes n'étaient pas les ouvrages marxistes. Au contraire, selon Roth, ce milieu confortait négativement la société impériale en créant des acquits susceptibles d'être perdus en cas de conflit, et en véhiculant directement les valeurs de travail, de discipline et de bonne réputation.

Cependant, et c'est là la critique de nos auteurs, à vouloir justifier « ex post » toute institution, officielle ou non, comme une partie du système dominant, le fonctionnalisme n'explique pas grand'chose. Les conflits entre le SPD et le régime impérial étaient loin d'être négligeables; et, parallèlement, son influence sur la classe ouvrière fut bien plus ambivalente que ne le laisse croire la conception statique et simplificatrice de Roth. Comme le montre David Crew dans son étude de la grève de 1911 dans une aciérie de Dortmund, c'est par leur travail en profondeur d'organisation et de politisation que les syndicats et la social-démocratie créèrent le climat où éclata un acte de sabotage, interprété à tort comme un signe de régression des méthodes de lutte de classe, traduisant une dégénérescence de la conscience ouvrière.

Utilisant la méthode historique des *Annales*, partant du rude quotidien, nos auteurs montrent l'existence d'une contre-culture ouvrière fondée sur des valeurs propres et des comportements déviants par rapport aux normes bourgeoises, comme dans le cas de l'u-